

A black and white photograph of a man in a cowboy hat sitting on a chair in front of a wooden building. The building has a sign above the door that says "SHERIFF". The man is wearing a light-colored shirt, dark pants, and a wide-brimmed hat. He is sitting on a wooden chair, leaning back with his feet on the ground. The building is made of horizontal wooden planks. To the left of the man is a window with a wooden frame. To the right of the man is a door with a sign above it that says "SHERIFF". The door has a small window with four panes at the top. The ground is dirt or gravel. The overall scene is a classic Western setting.

SHERIFF

**J I M
THOMPSON**

**POTTSVILLE,
1 2 8 0
HABITANTS**

RIVAGES/NOIR

Shérif de Pottsville, 1280 habitants, au début du vingtième siècle, Nick Corey évite de trop se fatiguer à se mêler des affaires de ses administrés. Débonnaire, apparemment pas très malin, il se laisse même contester et humilier en public. Comme si ça ne suffisait pas, il est cocu et pourrait bien perdre sa place aux prochaines élections. Il décide donc de commencer à faire le ménage...

Première traduction intégrale du plus célèbre roman de Jim Thompson, un classique incontournable.

« Un roman toujours cité, jamais égalé. » Jean-Patrick Manchette

Du même auteur
chez le même éditeur

Liberté sous condition
Un nid de crotales
Nuit de fureur
À deux pas du ciel
Rage noire
La mort viendra, petite
Les Alcooliques
Les Arnaqueurs
Vaurien
Une combine en or
Le Texas par la queue
Écrits perdus (1929-1967)
Le Criminel
Après nous le grabuge (Écrits perdus [1969-1977])
Hallali
L'Homme de fer
Ici et maintenant
Avant l'orage
L'Échappée
L'assassin qui est en moi
Un meurtre et rien d'autre
Une femme d'enfer
Pottsville, 1280 habitants

Jim Thompson

Pottsville, 1 280 habitants

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jean-Paul Gratiàs

*Collection dirigée par
François Guérif*

Rivages/noir

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Titre original : *Pop. 1280*

© Jim Thompson, 1964
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2016
pour la traduction française

ISBN : 978-2-7436-3611-1

1

Tout compte fait, voyez-vous, je devrais m'estimer heureux, pratiquement aussi heureux qu'on peut l'être. Rendez-vous compte : en tant que shérif en chef du Comté de Potts, je touche presque deux mille dollars par an – sans parler des à-côtés que je peux récolter par-ci par-là. En plus, j'ai droit à un logement gratuit dans le bâtiment du tribunal, à l'étage, et dans le genre on ne peut pas rêver mieux ; il y a même une salle de bains, si bien que je ne suis pas obligé de me laver dans un baquet à lessive ni de sortir de chez moi pour aller aux cabinets, comme la plupart des gens de la ville. On pourrait dire, je crois bien, que pour ma part j'ai déjà gagné mon paradis sur terre. J'ai décroché la timbale, et je devrais pouvoir la garder – en tant que shérif du Comté de Potts – aussi longtemps que je m'occuperai de mes affaires, et que j'éviterai d'arrêter qui que ce soit, sauf si je ne peux pas faire autrement et qu'il s'agit de gens sans importance.

Et pourtant, je me fais du mouron. J'ai tellement de problèmes que je m'en ronge les sangs.

Par exemple, je me mets à table devant, disons, une demi-douzaine de côtes de porc, quelques œufs sur le plat et une fournée de petits pains chauds

avec du gruau de maïs trempant dans la sauce, et je n'arrive pas à avaler mon repas. Enfin, pas jusqu'au bout. Je commence à ressasser tous ces ennuis que j'ai en ce moment, et voilà que je me lève de table avant d'avoir fini mon assiette.

Pour le sommeil, c'est pareil. C'est presque comme si je ne dormais plus du tout. Je me mets au lit en me disant, cette nuit, c'est sûr, je vais bien roupiller, mais il n'y a rien à faire. Il me faut au moins vingt à trente minutes, peut-être, avant de fermer l'œil. Et puis, à peine huit ou neuf heures plus tard, voilà que je me réveille, les yeux grands ouverts. Et impossible de me rendormir, aussi claqué, aussi fourbu que je sois.

Et c'est comme ça, finalement, un soir où j'étais au lit sans pouvoir m'endormir, me retournant dans tous les sens à en devenir dingue, que j'ai fini par ne plus pouvoir le supporter. Alors, je me suis dit : *Nick*, que je me suis dit, *Nick Corey, ces problèmes que tu as, ils finissent par te rendre cinglé, alors tu ferais mieux de trouver une solution, et vite. Tu aurais intérêt à prendre une décision, Nick Corey, sinon tu t'en mordras les doigts.*

Alors j'ai réfléchi, et réfléchi, et puis j'ai réfléchi encore un peu. Et j'ai fini par arriver à une décision.

Ce que je devais faire, j'ai décidé que je n'en savais foutrement rien.

2

Ce matin-là, je sors de mon lit, je me rase et je prends un bain, alors qu'on était seulement lundi et que je m'étais récuré à fond l'avant-veille. Ensuite, je passe mes vêtements du dimanche, ceux qui me servent aussi les jours où j'ai une réunion : mon Stetson tout neuf qui m'a coûté 60 dollars, mes bottes Justin à 70 dollars, et mon Levi's à 4 dollars. Je me plante devant le miroir, et je m'examine soigneusement de la tête aux pieds ; je veux être sûr de ne pas ressembler au premier bouseux venu. Parce que je m'apprête à rendre visite à un ami. Je vais voir Ken Lacey et lui demander conseil au sujet de mes problèmes. Et j'essaye toujours de me montrer à mon avantage quand je vais voir Ken Lacey.

Pour descendre au rez-de-chaussée, je suis obligé de passer devant la chambre de Myra, et elle a laissé sa porte ouverte pour avoir un peu d'air, et sans me rendre compte de ce que je fais, je m'arrête et je regarde à l'intérieur. Et puis j'entre dans la chambre et je reluque Myra encore un peu. Et je m'avance tout doucement vers le lit sur la pointe des pieds et je reste là, à la regarder en me léchant les babines, et je me sens tout électrique.

Je vais vous dire un truc à mon sujet. Et c'est la vérité. Il y a *une* chose dont je n'ai jamais manqué. J'avais à peine arrêté de porter des couches – je n'étais encore qu'un môme qui marchait pieds nus, tout fier dans ses premières culottes courtes – quand les filles ont commencé à me sauter dessus. Et plus les années passaient, plus elles étaient nombreuses à le faire. Parfois, je me disais : *Nick*, que je pensais, *Nick Corey, il vaudrait mieux que tu fasses quelque chose, pour te débarrasser de toutes ces filles. Tu devrais te trouver une cravache pour les repousser, sinon elles auront ta peau.* Mais je n'ai jamais pris de cravache, parce que je ne supporte pas de faire du mal à une fille. Dès que j'en vois une pleurer à cause de moi, je cède à tous ses caprices.

Enfin, bon, pour reprendre le fil de mon histoire, je n'ai jamais manqué de femmes, et elles ont toujours été vraiment très gentilles avec moi. Vous avez peut-être du mal à le croire, vu la façon dont je reluquais ma propre femme, Myra. La bave aux lèvres, tout émoustillé. Parce que Myra, elle a un bon paquet d'années de plus que moi, et elle a l'air tout à fait aussi garce qu'elle l'est vraiment. Et pour être franc, c'est une sacrée harpie. Mais moi, quand j'ai une idée dans le crâne, je n'arrive pas à penser à autre chose. Et même si je n'étais pas en manque, vous savez comment ça se passe. Je veux dire, c'est un peu comme manger du pop-corn. Plus vous en avalez, plus il vous en faut.

Comme c'est l'été, Myra s'est couchée sans chemise de nuit, et elle a repoussé le drap à coups de pied. Et elle dort à plat ventre, si bien que je ne

peux pas voir sa figure, ce qui la rend beaucoup plus jolie à regarder.

Alors, je reste planté là, à la reluquer, tout excité, et finalement, je n'en peux plus, et je commence à déboutonner ma chemise. *Après tout*, que je me dis, *après tout, Nick Corey, cette femme-là, c'est ton épouse, et tu as certains droits.*

Bon, je suppose que vous devinez ce qui s'est passé. Ou bien je suppose que vous ne pouvez pas le deviner du tout, parce que vous ne connaissez pas Myra, et du même coup, vous ne savez pas la chance que vous avez. Bref, elle se retourne d'un coup, elle se retrouve sur le dos, et elle ouvre les yeux. Elle me demande :

– Dis-moi, Nick, quel genre d'idée tu peux bien avoir derrière la tête ?

Je lui explique que je m'apprête à me rendre dans le Comté dont Ken Lacey est le shérif, que je rentrerai sans doute tard dans la nuit, et qu'on va sûrement se sentir seuls, elle et moi, chacun de notre côté. Alors, on pourrait peut-être se dire gentiment au revoir avant que je parte.

– Peuh ! (J'ai l'impression qu'elle me crache le mot au visage.) Tu crois que je voudrais de toi, même si j'étais d'humeur à avoir une relation avec un homme ?

– Eh bien, je pensais, peut-être que Myra aura rien contre. Je veux dire, c'est ce que j'espérais, plus ou moins. D'ailleurs, pourquoi pas, après tout ?

– Parce que j'ai déjà du mal à supporter de voir ta tête, voilà pourquoi ! Parce que t'es un crétin !

– Vois-tu, Myra, je suis pas sûr d'être d'accord avec toi. Enfin, je dis pas que t'as tort, mais je dis

pas que t'as raison non plus. En tout cas, même si je suis un crétin, tu peux pas dire que c'est ma faute, quand même ! C'est pas les crétins qui manquent, sur terre.

– Non seulement t'es un crétin, mais t'es une lavette. J'ai déjà vu des pauvres types, mais des comme toi, y en a pas deux !

– Explique-moi un peu ! Si c'est vraiment comme ça que tu vois les choses, qu'est-ce qui t'a pris de devenir ma femme ?

– Écoutez-le ! Non, mais, écoutez-le parler, ce monstre ! Comme s'il savait pas pourquoi ! Comme s'il avait oublié que j'ai pas eu le choix, après avoir été violée par lui !

Ça, je peux dire que ça me met plutôt en rogne, vous savez. Elle n'arrête pas de dire que je l'ai violée, et à chaque fois, je le prends plutôt mal. Ça me serait difficile de lui démontrer que je ne suis pas un crétin ni une lavette, parce qu'en vérité je ne suis sans doute pas très malin – mais qui voudrait d'un shérif trop malin ? –, et à mon avis, il est plus agréable de tourner le dos aux ennuis que de les regarder en face. Ce que je veux dire par là, bon sang ! c'est qu'on a tous assez de tracas comme ça, chacun de notre côté, et qu'on peut se passer de s'occuper des ennuis des autres gens.

Mais de là à laisser Myra me traiter de *violeur*, c'est une autre paire de manches. Parce que, soyons clair, il n'y a rien de vrai dans cette histoire. Et parce que ça n'a pas de sens.

Pourquoi un type aurait envie de violer une femme quand il y a une flopée de filles au grand cœur qui courent après lui ?

– Eh bien, je vais te dire ce que j’en pense, de cette histoire de viol, que je lui dis en reboutonnant ma chemise alors que le sang me monte à la tête. Je te traite pas de menteuse, parce que ça serait pas poli. Mais je vais te dire une bonne chose, Myra : si j’aimais les menteuses, je te serrerais dans mes bras jusqu’à ce que t’en meures étouffée.

Alors là, c’est le début des grandes eaux. Myra se met à pleurer comme un veau qui a perdu sa mère et à beugler de toutes ses forces. Et, bien sûr, ça réveille le demeuré – Lennie, son abruti de frangin. Il déboule dans la chambre, la bave aux lèvres, en roulant les yeux, des sanglots dans la voix.

– Qu’est-ce t’as fait à Myra ? il me demande en postillonnant. Qu’est-ce que tu lui as encore fait, Nick ?

Je ne lui réponds pas, j’ai trop à faire pour éviter ses postillons. Il s’approche de Myra en trébuchant, et elle le prend dans ses bras, en me lançant un regard noir.

– Espèce de monstre ! Regarde ce que t’as fait !

– Enfin, bon sang, je lui réponds, j’ai rien fait du tout ! (Lennie, et je suis bien placé pour le savoir, il passe son temps à chialer pour un oui pour un non.) Et puis j’ajoute : Les seuls moments où il verse pas des larmes de crocodile, c’est quand il rôde en ville pour coller l’œil à la fenêtre d’une dame.

– Espèce de... de sale brute ! dit Myra. Ce que tu reproches à Lennie, c’est quelque chose qu’il peut pas s’empêcher de faire ! Et pourtant, tu sais bien qu’il est innocent comme l’agneau qui vient de naître.

– Ouais, enfin... peut-être.

Je n'ai pas grand-chose d'autre à lui rétorquer, et l'heure du train approche. Je me dirige vers la porte du vestibule, mais ça ne lui plaît pas, à Myra, que je m'en aille sans même lui présenter mes excuses, alors elle remet ça de plus belle.

– Tu ferais mieux de te tenir à carreau, Nick Corey ! Tu sais ce qui va se passer si tu continues comme ça !

Je m'arrête net et je me retourne vers elle.

– Qu'est-ce qui va se passer ? je lui demande.

– Je dirai à tous les gens du Comté la vérité sur leur shérif ! On verra combien de temps tu resteras encore en poste, après ça ! Quand tout le monde saura que tu m'as violée !

– Moi, je vais te le dire tout de suite, ce qui va se passer ! Je serai viré de mon boulot avant d'avoir le temps de dire *ouf*.

– C'est sûr et certain ! Et tu ferais bien de t'en souvenir !

– Je m'en souviendrai, et moi aussi, je vais te dire quelque chose que tu devrais pas oublier : si je suis plus shérif, alors j'aurai plus rien à perdre, pas vrai ? J'en aurai plus rien à faire de rien, tu vois ? Et si je suis plus shérif, tu seras plus la femme du shérif. Alors, ça vous avancera à quoi, toi et ton abruti de frangin ?

Les yeux lui sortent de la tête, et elle reste sans voix, le souffle coupé. Ça fait des semaines que je ne lui ai pas parlé aussi longtemps, et elle en est estomaquée.

Je lui adresse un signe de tête bien senti, et je franchis la porte. J'ai à peine descendu la moitié de l'escalier qu'elle me rappelle déjà.

Elle n'a pas perdu de temps. Elle a enfilé un peignoir et elle se force à sourire. En penchant un peu la tête sur le côté, elle me lance :

– Nick, tu veux pas remonter un petit moment, dis ?

– Je crois pas. Je suis plus d'humeur à ça.

– Ah bon ? Je pourrais peut-être te faire changer d'avis, qu'est-ce que t'en penses ?

Je lui réponds que ça m'étonnerait. De toute façon, j'ai un train à prendre, et il faut que je mange un morceau avant.

– Nick..., elle me dit, un peu à cran. Nick, tu vas pas faire de bêtises, hein ? Juste parce que t'es en rogne contre moi ?

Je lui réponds :

– Non, je risque pas d'en faire. Pas plus que toi, Myra.

– Bon. Passe une bonne journée, mon chéri.

– Toi aussi, Myra.

Je finis de descendre l'escalier, j'arrive dans le tribunal proprement dit, et je franchis la porte.

Il s'en faut de peu que je ne m'ouvre le crâne quand je me retrouve dans la brume du petit matin, alors que le jour est à peine levé. Parce que ce foutu tribunal, on lui refait une beauté, et les peintres ont laissé leurs échelles et leurs pots traîner un peu partout. Une fois sur le trottoir, je me retourne pour voir si le travail avance. Apparemment, ils n'ont rien foutu depuis deux ou trois jours – ils n'ont pas encore terminé le dernier étage côté façade – mais ça ne me regarde pas.

Moi, j'aurais repeint le bâtiment entier en trois jours, et tout seul, encore. Mais je ne suis pas

conseiller du Comté, et mon beau-frère ne dirige pas une entreprise de peinture.

Près de la gare, il y a une baraque, tenue par des Noirs, qui sert des grillades et de la friture. Je m'y arrête le temps d'avalier une portion de poisson-chat et de pain de maïs. Je suis trop contrarié pour m'offrir un vrai repas ; j'ai trop de soucis en tête. Alors, je me contente d'une seule portion, et puis j'en commande une deuxième, accompagnée d'une tasse de chicorée, pour l'emporter dans le train.

Le train arrive et je monte à bord. Je me trouve une place près de la fenêtre et je commence à manger. J'essaye de me persuader que je l'ai vraiment remise à sa place, la Myra, et qu'elle se montrera plus docile, désormais.

Mais je sais bien que je me raconte des histoires.

Des engueulades comme celle de ce matin, on en a sans arrêt. Elle me menace, elle me dit comment elle va se venger de moi, et je lui fais remarquer que c'est elle qui a le plus à perdre. Après, les choses s'arrangent un peu pendant un moment – mais elles ne s'arrangent pas vraiment. Ce qui est réellement important, ça ne s'arrange jamais.

Ça ne s'arrange pas, voyez-vous, parce qu'elle et moi, on ne lutte pas à armes égales.

C'est elle qui a prise sur moi, et quand on en arrive à l'affrontement, elle sait que je vais plier.

Évidemment, elle ne peut pas me faire perdre mon boulot sans être perdante elle-même. Elle sera obligée de quitter la ville, avec sa saleté de frangin, Lennie le demeuré, et il se passera sans doute un sacré bout de temps avant qu'elle ne retrouve une vie aussi agréable

que celle qu'elle a avec moi. Si elle la retrouve un jour, ce qui n'est pas sûr du tout.

Mais elle *pourrait* s'en sortir.

Elle aurait *quelque chose*.

Quant à moi...

Je n'ai jamais eu d'autre métier que celui de shérif. C'est tout ce que je sais faire. Autrement dit, je ne sais rien faire. Et si je n'étais pas shérif, je n'aurais rien du tout ou je ne serais rien du tout.

C'est le genre de vérité qui est dure à avaler – que je sois un moins que rien qui ne fait rien. Et ça me fait penser à un autre souci qui s'ajoute au reste : il se pourrait bien que je perde mon boulot sans que Myra ne s'en mêle en disant ou en faisant quoi que ce soit.

Parce que depuis un certain temps, je commence à croire que les gens ne sont plus tellement contents de moi. Qu'ils s'attendent à ce que je lève au moins le petit doigt pour faire enfin quelque chose, au lieu de sourire jusqu'aux oreilles et de plaisanter et de regarder ailleurs. Et moi, je ne sais vraiment pas comment m'y prendre pour renverser la vapeur.

Le train aborde une courbe et commence à longer la rivière un moment. En tendant le cou, j'aperçois les apprentis en bois brut du bordel du coin, et les deux types – des maquereaux – avachis sur l'appontement, devant le bordel de Pottsville. Ces deux macs, ils m'ont déjà fait des crasses, des vrais tours de cochon. Pas plus tard que la semaine dernière, comme-sans-le-faire-expres, ils m'ont poussé pour que je tombe à l'eau, et quelques jours avant, ils s'étaient arrangés comme-sans-le-faire-expres aussi pour que je m'étale dans une flaque de boue. Et le pire de tout, c'est

la façon dont ils me parlent, en me traitant de tous les noms et en se foutant de moi, sans le moindre respect, alors que ce serait normal pour des harengs qui s'adressent à un shérif, même s'il leur extorque un peu de fric de temps en temps.

Il va falloir, je crois bien, que je m'en occupe sérieusement, de ces deux macs. Que je prenne des mesures énergiques.

Je finis de manger et je me rends aux toilettes pour hommes. Je me lave les mains et le visage au lavabo, et je salue d'un signe de tête le type qui est assis sur la banquette recouverte de cuir.

Il porte un costume à carreaux noir et blanc très chic, des bottines à boutons avec des guêtres blanches et un chapeau melon blanc. Il me regarde en prenant tout son temps, laissant ses yeux s'attarder sur mon ceinturon et mon pistolet. Il ne sourit pas et il ne dit pas un mot.

De la tête, je désigne le journal qu'il est en train de lire.

— Qu'est-ce que vous en pensez, de ces Boulecheviques ? je lui demande. Vous croyez qu'ils vont renverser le Tsar¹ ?

Il grogne, il ne dit toujours rien. Je m'assieds sur la banquette, à un mètre de lui.

En fait, j'ai envie de me soulager la vessie. Mais je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée d'entrer directement dans les toilettes. La porte n'est pas verrouillée, elle s'ouvre et se ferme en claquant selon les mouvements du train, et j'ai bien l'impression qu'il

1. L'action se passe en 1917. (Toutes les notes sont du traducteur.)

n'y a personne à l'intérieur. Et pourtant, ce type est assis là, comme s'il attendait son tour. Alors, même si les toilettes sont libres, ça ne serait pas correct d'y entrer en lui brûlant la politesse.

J'attends un petit peu. Je patiente, je me tortille en gigotant, jusqu'au moment où je n'y tiens plus.

– Excusez-moi, je dis au type, vous attendez pour aller aux toilettes ?

Il a l'air stupéfait, puis il m'observe d'un sale œil, et il me parle pour la première fois.

– Ça vous regarde ?

– Bien sûr que non. J'ai simplement envie d'aller aux toilettes, et je me suis dit que vous aviez peut-être envie d'y aller aussi. Je veux dire, je pensais qu'elles étaient déjà occupées, et que c'était pour ça que vous attendiez.

Il jette un œil à la porte qui claque toujours, qui s'ouvre en grand si bien qu'on peut voir le siège. Il se tourne vers moi de nouveau, comme sidéré, dégoûté, même.

– Non, mais, vraiment !

– Pardon ? Je crois pas qu'il y ait quelqu'un là-dedans, c'est votre avis aussi ?

Pendant une minute, je pense qu'il ne va pas me répondre. Et puis il me dit que, ouais, il y a quelqu'un dans les toilettes.

– Elle y est entrée il y a un instant à peine. Une femme nue montée sur un poney à robe tachetée.

– Ah... Mais comment ça se fait qu'une femme soit entrée dans les toilettes pour hommes ?

– C'est à cause du poney, il me répond. Lui aussi, il avait envie de pisser.

– D’où je suis, je vois personne. C’est drôle que j’arrive pas à les voir dans un endroit aussi étroit.

– Vous me traitez de menteur ? Vous prétendez qu’il n’y a pas dans les toilettes de femme nue sur un poney tacheté ?

Je lui dis, non, bien sûr. Je me permettrais pas d’affirmer une chose pareille. Mais j’ajoute :

– C’est que ça presse. Je ferais peut-être mieux d’aller dans une autre voiture.

– Pas question ! Personne ne me traite de menteur impunément !

Je proteste :

– Mais j’ai jamais fait ça. C’est pas du tout ce que je voulais dire. Je voulais seulement...

– Vous allez voir ! Je vais vous montrer que je dis la vérité ! Vous allez rester assis là jusqu’à ce que cette femme et son poney ressortent.

– Mais j’ai envie de pisser ! Je veux dire, j’ai vraiment besoin d’y aller...

– Non, vous ne partez pas d’ici avant d’avoir vu que je dis la vérité.

Alors là, franchement, je ne sais plus quoi faire. Je n’en ai pas la moindre idée. Vous, à ma place, vous auriez peut-être su, mais moi, pas du tout.

Depuis toujours, je me montre aussi aimable et aussi poli qu’on peut l’être. Ce que je crois, c’est que si un type est gentil avec tout le monde, eh bien, les gens seront gentils avec lui aussi. Mais ça ne marche pas comme ça à tous les coups. La plupart du temps, apparemment, je me retrouve dans le pétrin, comme en ce moment. Et je ne sais vraiment pas comment en sortir.